

UN ARTISTE AU PAYS DE L'INTERCOMPRÉHENSION

Entretien avec Nino MONTALTO

Nino Montalto est né en Sicile. Très jeune, il travaille dans un cirque ambulant et apprend les métiers de cirque (acrobate, jongleur, magicien, écuyer...). Il se spécialise dans l'art clownesque. Il quitte son île pour Rome, puis Munich et Zurich et enfin Paris où il s'installe définitivement. Il a fréquenté Pierre Etaix, les Colombaioni, Alain Fratellini, les Macloma mais aussi des écrivains, des peintres, des musiciens. Artiste reconnu, il s'est produit régulièrement dans toute l'Europe, aux USA, Canada, Japon et Afrique du nord. Actuellement, il donne surtout des représentations en France, tant pour un public enfant qu'adulte.



Dès l'enfance, vous avez baigné dans l'intercompréhension : le sicilien, le napolitain, l'italien. Comment cela s'est-il produit ?

Comment ça s'est fait que j'ai baigné dans ce mélange ? Je suis né en Sicile par hasard géographique, parce que ma famille est d'origine napolitaine. Et alors naturellement, entre eux ils parlaient le napolitain, mon père me parlait napolitain et donc j'ai pris connaissance très jeune de cette langue assez particulière par rapport à la langue territoriale, le sicilien. L'italien était la langue officielle et donc on l'étudiait à l'école, on était obligé de l'étudier.

Passer d'une langue à l'autre ne vous a jamais posé de problèmes ?

Aucun souci. Pour moi ces langues faisaient partie de la même famille de langue.

Est-ce que ça vous a aidé pour apprendre une autre langue latine comme le français ou l'espagnol ? Le fait de posséder déjà trois langues latines.

Oui, sans doute, ça peut faciliter les choses. Mais je ne peux pas dire que ça m'a réellement aidé. Ces trois langues sont très proches et même si l'espagnol et le français sont des langues latines, elles diffèrent de ces langues parlées en Italie. Je dirai que c'est la connaissance de l'italien qui m'a aidé. Tout comme la connaissance du napolitain seul aurait pu m'aider.

Vous travaillez en France et à l'étranger, vous n'hésitez pas à mettre des mots d'italien dans vos spectacles.

Oui, bien sûr.

Des mots italiens ou napolitains ou siciliens ?

Je peux mettre des mots en italien, en sicilien, en napolitain. Je les rajoute. Pas quand je parle en français, mais de temps en temps, dans mes spectacles, j'ajoute une petite couleur, une petite couleur ethnique.

Et vous pensez être compris ?

Je sens que tout le monde comprend.

Comment vous en apercevez-vous ?

Je sens la réaction quand ils rigolent, je sens qu'ils ont compris. Mais je fais attention, j'adapte. Par exemple si je dis « criminale », en France tout le monde comprend, c'est « criminel » en français. Si je dis « criminale » (avec l'accent) en italien, cela va de soi. Quand je dis un « triónfo » pour un triomphe, tout le monde comprend.

Vous travaillez donc sur la transparence. Vous n'allez pas utiliser de mots qui n'auraient pas de racine commune avec le français...

Non, je ne peux pas. Il faut que je sois fidèle à mon objectif qui est d'être compris. Par rapport à ce que je fais surtout. Quand je suis sur scène, c'est l'action qui compte. C'est ce que je fais qui fait rire. Les mots sont un accessoire, une sorte de commentaire sonore. Ça fait une jolie musique, très chargée par mon accent.

Les langues ou plutôt les mots italiens, napolitains ou siciliens que vous utilisez sont des petits plus, exotisme, couleur locale ...

Tout à fait, c'est aussi pour faire transparaître un peu mon identité, mes origines, d'où je viens.

Est-ce que vous faites la même chose au Portugal, en Espagne ?

J'utilise toujours le même matériel même si les expressions linguistiques sont différentes.

Vous pouvez donner un exemple ?

Le Portugal et l'Espagne sont des pays latins. C'est à dire que je suis porté à utiliser ma langue, la langue italienne.

Plus qu'en France ?

Ah oui ! Si je m'exprime en français au Portugal, la relation n'est pas si simple. Au Portugal, je m'exprime complètement en italien et ils comprennent.

Vous faites confiance au public portugais pour comprendre l'italien ?

Oui, et le public portugais, il fait confiance aussi à mon travail. Il fait des efforts pour me comprendre. Encore une fois, les mots ne sont que des accessoires. C'est l'action qui compte.

Est-ce que vous avez eu des relations avec le public brésilien ?

Non, je n'ai jamais travaillé au Brésil, mais j'ai eu parmi mes spectateurs des Brésiliens qui sont venus me voir après le spectacle, me dire qu'ils avaient aimé ce que je faisais.

Dans des spectacles où vous parliez italien.

Oui, et ils ont compris.

Si vous alliez au Brésil, est-ce que vous feriez la même chose qu'au Portugal ?

Oui.

Vous avez aussi fait des représentations en dehors de la zone linguistique latine : Allemagne, Autriche, Scandinavie, Etats-Unis, etc.

Là, naturellement, je m'exprime en anglais. Mais avec toujours mon accent et mes fautes. Je joue aussi sur certaines fautes que je fais.

Vous n'avez pas la tentation de glisser des mots en italien ?

Non, parce que, naturellement, je ne possède pas la langue anglaise comme le français. Je parle beaucoup mieux le français que l'anglais. Dans un spectacle en anglais, j'essaie de parler beaucoup moins, je travaille beaucoup avec le geste, les grimaces...

Donc dans vos représentations en France, vous utilisez le français avec des mots italiens, en Espagne et au Portugal l'italien et dans les pays non-latins l'anglais mais dans ces pays vous privilégiez surtout le non-verbal. Vous ne parlez pas portugais, mais vous présentez un spectacle en italien à un public lusophone. Maintenant en dehors des représentations, vous rencontrez des Portugais, en quelle langue allez-vous parler ?

En italien.

Et vous êtes compris ?

Normalement oui. S'il y a des difficultés, on enrichit la communication avec des gestes, quelques mots d'espagnol...

Et avec des Espagnols ?

Je fais un mélange d'italien et d'espagnol.

Vous connaissez l'espagnol.

Oui, mais avec ce type de public, dans ces pays...

En dehors du public des représentations, avec des gens que vous rencontrez.

Oui, d'accord, mais c'est l'Espagne. Dans ce pays que j'adore, on a quelque chose en commun : le langage du corps. L'expression compte beaucoup, les yeux sont la fenêtre de l'âme. Et ça donne la compréhension.

Maintenant, si un Portugais vous parle en portugais ? Vous essayez de comprendre ? Et pour répondre, que faites-vous ? Vous passez à l'italien, ou au français, à l'espagnol, l'anglais ?

Il y a des expressions très similaires à l'italien. J'essaie de comprendre. Et si j'ai du mal à comprendre ou à m'exprimer, j'utilise l'italien, comme arme de secours.

Et quelle est la réaction d'un Portugais si vous lui parlez en italien ?

Normalement il me comprend. Il faut dire que je parle doucement, lentement et j'accompagne tout le temps mes phrases avec des gestes.

Dans vos représentations, quel est l'intérêt de parler italien (en Espagne et au Portugal) et français avec des mots italiens. Vous parlez français et espagnol. Pourquoi ajouter l'italien ?

Il y a une communauté linguistique et culturelle entre ces pays : quatre siècles de domination romaine. De plus il y a eu une forte domination espagnole en Sicile. On a été envahis par ce type de culture ; en sicilien, il y a beaucoup de mots d'origine espagnole comme aussi beaucoup de mots d'origine française. On a aussi été dominés par les Français et les Normands.

Où êtes-vous le plus à l'aise pour parler italien ? Au Portugal, en Espagne ou en France ?

Au Portugal.

Pourquoi ?

Je ne sais pas. Parce que c'est une langue cousine. En Espagne j'aurais tendance à utiliser l'espagnol.

Certes, mais pourquoi pas en France ?

Parce que le français est une langue différente, un peu éloignée des autres langues latines.

Le portugais vous semble plus proche.

Beaucoup plus proche.

On pourrait dire que si vous vous trouvez au Portugal, vous pouvez vous adresser en italien à un Portugais qui va vous répondre en portugais (communication en intercompréhension) mais que ce type de situation serait impossible en France (sauf dans une région frontalière entre France et Italie).

Tout à fait.

Pourquoi ?

Parce que j'aurais peur de ne pas être compris.

Vous avez déjà essayé ?

Oui, quand je suis arrivé il y a trente ans en France, bien sûr, j'ai essayé tout le temps de parler italien. Je m'adaptais, j'enlevais toutes les voyelles finales de l'italien pour être compris mais c'était difficile.

Pour vous, en tant qu'italien, l'intercompréhension, c'est plus l'Espagne et le Portugal que la France.

En France c'est plus difficile.

Parce que la langue est plus lointaine ou parce que le Français ne sont pas habitués à l'intercompréhension ?

Je dirais plutôt que les Français souffrent d'une maladie infantine, le protectionnisme. Chaque fois que j'ai été aux États-Unis, j'ai rencontré des Français qui ne s'exprimaient qu'en français, ils ne faisaient pas d'efforts. Je pense que c'est une caractéristique de beaucoup de Français, ce refus d'essayer de comprendre quelqu'un qui s'exprime dans une autre langue.

Et pourtant dans vos spectacles en France, vous les forcez à comprendre un peu d'italien. C'est volontaire ?

Bien sûr, mais il ne faut pas beaucoup d'efforts. Je n'utilise que des mots transparents.

Jamais de mots non transparents ?

Non.

Dans votre profession, connaissez-vous d'autres artistes qui font la même chose (utiliser l'intercompréhension) ?

Oui, dans mon domaine, beaucoup de clowns utilisent la possibilité de passer d'une langue à l'autre. C'est une sorte de technique.

Volontaire ?

Oui, beaucoup de clowns le font. Ce n'est pas quelque chose que j'ai inventé. Je l'ai vu faire par d'autres. Je me suis dit que ça fonctionnait, donc j'ai utilisé cette technique.

Cela se retrouve dans la culture italienne, comme dans le théâtre où on n'utilise pas seulement l'italien.

Oui, le théâtre de Ruzzante, père de la Commedia dell'arte au XVIème siècle. Il avait inventé un langage fait de plusieurs langues latines et d'onomatopées. Il y a eu le mythique Scaramouche. Quand il est venu avec sa troupe à la cour du roi de France, il utilisait un langage dans ses pièces qui s'appelait le « gromlo ». C'est un langage qui

n'existe pas mais qui fait comprendre ce qui se passe sur scène. Aujourd'hui, il y a le théâtre de Dario Fo.

Travailler, vivre en intercompréhension comme au Portugal, est-ce que ça ne vous empêche pas d'apprendre la langue ? Si vous êtes compris en italien, pourquoi apprendre le portugais ?

De toute façon, on apprend toujours des expressions, forcément. Mais si je vais au Portugal, c'est pour une semaine, peut-être deux semaines, c'est très épisodique. Dans ce cas, l'intercompréhension suffit. Mais si je dois vivre au Portugal, j'essaierais d'apprendre la langue et l'italien serait d'une grande aide par la proximité linguistique.

Vous auriez un contrat de trois ans en Suède ou au Portugal...

Là, en Suède, ce serait difficile.

Pour vous l'intercompréhension se limite aux langues latines.

Oui.

Dans le monde des arts, du spectacle, quel serait l'apport de l'intercompréhension ?

Un apport très positif. C'est un phénomène culturel, on a des repères historiques, littéraires, musicaux. La musique est une langue universelle. L'intercompréhension entre langues latines pourrait être une sorte de musique.

Vous avez participé à la radio France Culture à une expérience.

Tout à fait. Avec une chercheuse en musicologie qui voulait se focaliser sur le son dans différentes langues. Nous étions cinq : une Africaine, un Brésilien, une Islandaise, moi, l'Italien et encore quelqu'un d'autre. Chacun s'exprimait dans sa propre langue d'origine et à la fin, chacun chantait une chanson.

Vous compreniez les autres ?

Le Brésilien oui, mais pas l'Islandaise. La journaliste faisait le trait d'union en français. C'étaient tous des gens qui vivaient en France et comprenaient le français. Elle posait une question en français et on répondait dans notre langue. Je n'ai compris que le Brésilien (compréhension purement linguistique) mais avec les chansons, nous avons pu partager une autre sorte de communication, savourer les sons. Une sensibilisation à une autre sorte d'intercompréhension, non plus du sens mais du son.